

TaRwika

NUMERO 1

REVUE CITOYENNE TRIMESTRIELLE MARS 2025
DU CONSULAT GÉNÉRAL D'ALGÉRIE À LYON

Personnalité du mois

Interview de l'universitaire, chercheur et écrivain,

Abdelkader GHELLAL.

Madaure

Une ville Lumière

Destins croisés

**Etienne DINET &
Mohamed Racim**

Jardin d'El Hamma

**La statue
d'Ali Bitchin**

S O M M A I R E



◆ Histoire

Apulée un génie de Madaure: ville lumière.

Par Kamel MELLOUK.



◆ Littérature

Etude comparée du bestiaire dans les œuvres de Yasmina et Khadra et Cervantes.

Par le Professeur Abdelkader GHELLAL.



◆ Patrimoine

La statue d'Ali Bitchin au jardin d'El Hamma à Alger.

Par Nadia MOUSLI.



◆ Arts & Métiers

Introduction aux métiers d'art en Algérie. Par Salima NEHAOUA. FIBULA



◆ Histoire de l'art

Rencontre entre Etienne Dinet et Mohamed Racim : Destin croisé.

Par Souad BENSALD. DARI D'ART



◆ Portrait

Interview avec la personnalité du mois, l'universitaire, chercheur et écrivain, Abdelkader GHELLAL.

AVANT-PROPOS

C'est avec un immense plaisir, que nous vous annonçons le lancement de TaRwiKa, une revue culturelle trimestrielle, conçue par notre représentation consulaire et rédigée exclusivement par des membres de notre communauté installée dans la région.

TaRwiKa, vient de l'arabe dialectal algérien, qui signifie : Gorgée

Comme une gorgée, TaRwiKa, donnera au lecteur, un avant goût de la culture algérienne, en vue de susciter la curiosité et de l'inciter, à aller à la recherche et la découverte d'une culture aussi riche que variée.

TaRwiKa: renvoie également, à Waraka, ce qui signifie en arabe classique : Feuille.

Feuille comme un support pour écrire et déposer ses idées, ses pensées et ses émotions.

Feuille à lire, recevoir et interagir avec l'écrivain, ses messages et ses émotions.

Feuille, comme les feuilles de l'endémique « cyprès du Tassili », à la fois solide, rare et ancré.

TaRwiKa, est donc, un espace d'expression, un lieu où les voix de notre communauté peuvent s'élever et résonner. Chaque numéro sera une invitation à explorer notre patrimoine, à redécouvrir nos racines et à tisser des ponts entre notre passé et notre présent.

À travers des articles, des témoignages, des analyses et des créations artistiques, nous aborderons des thématiques variées, allant de l'histoire au patrimoine, de la littérature à l'art passant par le tourisme.

Ensemble, faisons de "TaRwiKa, " un reflet authentique de notre communauté, un hommage à notre culture et un regard commun vers l'avenir.

TaRwiKa, mettra également en lumière, à chaque nouveau numéro, une personnalité algérienne locale, qui a réussi dans son domaine d'activité, pour partager avec les lecteurs, son parcours et son expérience.

Bienvenue dans le monde de TarwiKa et bonne lecture !



موروث



Le Ministère des Affaires Etrangères



أعزائي القراء

انتم لمن دواعي السرور ان أقدم لكم المجلة الثقافية الجديدة التي تحمل عنوان ترويقتنا .
لقد تم إعدادها من قبل موظفي مصلحة الشؤون الثقافية بقنصليتنا وهم مشكورون على ذلك.

هذه المجلة في عددها الاول تتطرق لمواضيع مختلفة تحوم حول تراثنا الكريق و ثقافتنا المتجددة في أصالتنا. ينتظر من قرائنا الاعزاء اثراء هذه المجلة بالاراء والاقتراحات حتى تكون فضاء للتبادل بين أعضاء جاليتنا الشغوفين للإطلاع على تراثهم الكريق.

الشكر الموصول للأستاذ عبد القادر غلال جامعي و كاتب الذي ساهم بقسط وافد.
أشكر الفنانة التشكيلية سعاد بن سعيد و ايضاً الأستاذتان سليمة نحوي و ناديتة موسلي و الصحفي السابق السيد كمال ملوك على مشاركتهم في هذا الإنجاز المتواضع.

عبد العزيز معيوف
القنصل العام



Site Archéologique Madaure (Madorus)

MADAURE

Ville lumière

Par Kamel MELLOUK

Madaure, aujourd'hui connue sous le nom de M'daourouch, repose dans les plaines du nord-est algérien, près de Souk Ahras. Cité antique à l'aura intellectuelle indéniable, elle s'éleva au fil des siècles sur les vestiges d'une ville numide plus ancienne, avant de connaître son apogée sous le règne des Flaviens, au 1er siècle. Dès lors, Madaure devint un foyer de savoir, un phare illuminant l'Afrique romaine de sa splendeur académique. Elle abritait l'une des plus prestigieuses universités du monde antique, où la rhétorique se déployait en arabesques éloquentes, où la philosophie explorait les profondeurs de l'âme, où la littérature trouvait ses plus nobles expressions et où les sciences ouvraient la voie aux mystères du monde.

Dans l'enceinte de cette cité savante, des esprits d'exception forgèrent leur pensée et laissèrent une empreinte indélébile dans l'histoire. Parmi eux, **Apulée**, né sur cette terre vers 123, s'illustra par son génie littéraire et philosophique. Son œuvre magistrale, *Les Métamorphoses*, plus connue sous le nom de *'Âne d'or*, est considérée comme le premier roman de l'humanité. Entre les colonnes et les salles austères de l'université de Madaure, un autre grand nom s'épanouit : Augustin d'Hippone. De quatorze à seize ans, il y étudia la grammaire latine, y façonna son art de l'éloquence avant d'embrasser un destin qui le conduirait aux sommets de la pensée chrétienne.

Madaure vit également s'élever la figure de **Maxime**, son orateur et grammairien illustre. Maître des subtilités du langage et des arcanes du discours, il enseigna dans ces murs empreints de sagesse et correspondit avec son ancien élève, **Augustin**, lorsque ce dernier s'engagea sur le chemin de la théologie. Plus tard, un autre nom vint enrichir la lignée de ces penseurs : **Martianus Capella**, écrivain et théoricien de la musique, qui légua à la postérité « *Les Noces de Philologie et de Mercure* », une œuvre encyclopédique ayant marqué la transmission des savoirs antiques.

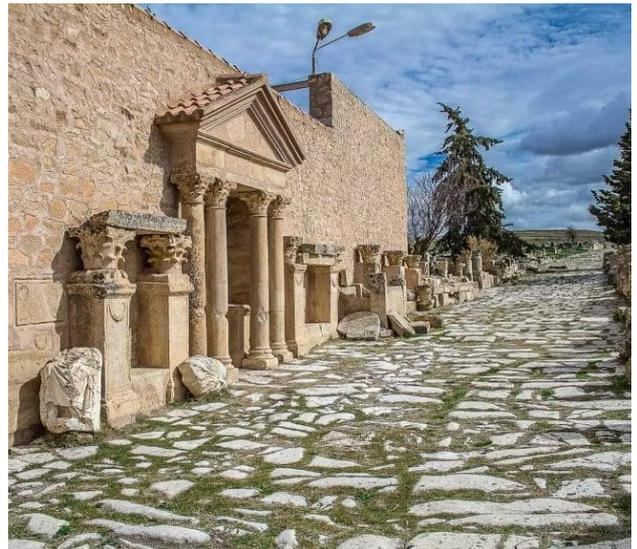
Mais les siècles, inexorables, finirent par recouvrir de silence les fastes de cette ville qui fut jadis un sanctuaire du savoir. Aujourd'hui, Madaure repose dans l'ombre de son passé glorieux, ses ruines éparses livrées aux caprices du vent et du temps. Les vestiges de ses thermes, de ses temples, de ses basiliques et de son théâtre, s'ils ne résonnent plus des voix des orateurs d'autrefois, murmurent encore les échos d'un âge d'or révolu. À chaque pierre effritée, à chaque colonne déchuée, s'attache le souvenir d'une époque où Madaure fut l'un des plus brillants foyers intellectuels de l'Antiquité.

Si la cité est aujourd'hui en partie ensevelie sous la poussière du temps, elle n'en demeure pas moins une énigme fascinante, un appel à la mémoire et à l'étude. Les archéologues et les historiens y scrutent les vestiges de cette ville-mémoire, tentant de ressusciter, ne serait-ce qu'en fragments, l'éclat de ce centre de science et de rhétorique qui jadis, fit rayonner l'Afrique romaine.

Comme on a vu plus haut, Madaure regorgeait d'illustres savants, parmi eux, Apulée, que j'aime bien qualifier de : **Génie Algérien**, est une des figures les plus illustres. De son nom complet Lucius Apuleius, est une figure emblématique de la littérature et de la philosophie du II^e siècle après J.-C.

Madaure fut l'un des plus brillants foyers intellectuels de l'Antiquité.

Il est souvent considéré comme l'un des premiers romanciers de l'histoire de l'humanité. Né vers 125 après J.-C. à Madaure, il se définissait lui-même comme « mi-Numide et mi-Gétule », revendiquant fièrement ses origines amazighes



Site Archéologique Madaure (Madorus)

Écrivain talentueux et philosophe médio-platonicien, Apulée est surtout connu pour son œuvre majeure, *Les Métamorphoses*, également intitulée *L'Âne d'or*. Ce roman, le seul de la littérature latine antique à nous être parvenu dans son intégralité, témoigne de son génie narratif et de sa profonde réflexion philosophique.

Issu d'une famille aisée, ceci, lui a permis de poursuivre une éducation de haut niveau. Il débute son instruction à Madaure, sa ville natale, avant de se rendre à Carthage, le cœur culturel de l'Afrique romaine, pour y étudier la rhétorique. Son appétit insatiable pour le savoir le conduit ensuite à Athènes, où il s'immerge dans la philosophie platonicienne et s'initie à diverses disciplines telles que la poésie, la géométrie et la musique.



Théâtre de Madaure

Grand voyageur, Apulée parcourt de nombreuses contrées, notamment Samos, la Phrygie et Rome, où il exerce probablement en tant qu'avocat. Sa curiosité le pousse à s'initier à plusieurs cultes à mystères, dont ceux d'Éleusis, de Mithra et d'Isis, ce qui lui vaudra plus tard la réputation de magicien.

C'est à Carthage, où il jouit d'une grande renommée en tant que conférencier et orateur, qu'il écrit "Les Métamorphoses", un roman en onze livres relatant les aventures de Lucius transformé en âne, ainsi que des traités philosophiques tels que "De Deo Socratis" (Du dieu de Socrate) et "De Platone et eius dogmate" (De Platon et de son enseignement).

Son œuvre principale *Les Métamorphoses*, également connues sous le titre de *L'Âne d'or*, constituent une œuvre majeure de la littérature latine du II^e siècle après J.-C. Ce roman se distingue par sa richesse narrative, son exploration des thèmes de la curiosité, de la transformation et de la quête spirituelle, ainsi que par son style mêlant le comique au sérieux.

Le protagoniste, Lucius, est un jeune homme avide de connaissances ésotériques. Lors d'un voyage en Thessalie, région réputée pour ses pratiques magiques, sa curiosité le pousse à expérimenter un sortilège destiné à le transformer en oiseau.

Cependant, une erreur dans la manipulation le

métamorphose en âne. Sous cette apparence animale, Lucius conserve sa conscience humaine et

traverse une série d'aventures rocambolesques, étant tour à tour la propriété de divers maîtres. Son périple est jalonné de récits enchâssés, dont le plus célèbre est celui d'Éros et Psyché, offrant une mise en abyme des thèmes centraux du roman. Finalement, après maintes tribulations, Lucius retrouve sa forme humaine grâce à l'intervention de la déesse Isis, symbolisant sa renaissance spirituelle.

**MADAURE, jadis,
illuminée par les
esprits d'Apulée,
de Saint Augustin,
et de Martianus
Capella.**

L'œuvre est composée de onze livres, caractérisés par une alternance entre le récit principal et des histoires secondaires. Cette technique narrative, héritée de la tradition grecque, permet à Apulée d'explorer une variété de genres littéraires, du conte mythologique au récit érotique, en passant par la satire sociale. Le style d'Apulée se distingue par sa richesse lexicale, son goût pour les descriptions détaillées et son habileté à mêler registres comique et sérieux, offrant ainsi une profondeur particulière à son récit.

HISTOIRE

Apulée, est une figure emblématique de la littérature et de la philosophie du II^e siècle après J.-C. Il est souvent considéré comme l'un des premiers romanciers de l'histoire de l'humanité.



Les *Métamorphoses* d'Apulée ont suscité diverses interprétations au fil des siècles. Certains y voient une simple œuvre divertissante, riche en péripéties et en anecdotes pittoresques. D'autres, en revanche, interprètent le roman comme un parcours initiatique, où la transformation de Lucius et sa rédemption finale symbolisent l'élévation de l'âme humaine grâce à la connaissance et à la spiritualité. L'influence de cette œuvre est notable dans la littérature ultérieure, inspirant des auteurs tels que Boccace, Cervantès ou encore La Fontaine.

À travers ses écrits, Apulée a marqué de son empreinte la littérature universelle, alliant avec brio ses racines africaines à la culture gréco-romaine.

Apulée décède probablement vers 170 à Carthage.

MADAURE, jadis, illuminée par les esprits d'Apulée, de Saint Augustin, et de Martianus Capella.

L'aventure bestiaire : De Miguel

de Cervantès à Yasmina Khadra

Par Abdelkader GHELLAL

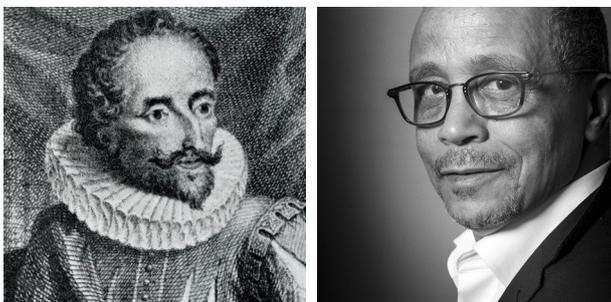
Notre propos aujourd'hui est de montrer comment se présente l'aventure bestiaire chez Yasmina Khadra alias Mohammed Moulessehoul et Miguel de Cervantès, principalement dans « Don Quichotte de la Manche » et « Le privilège du phénix ».

Le porc est un animal qui se présente dans le bestiaire biblique comme pur, mettant ses sabots en avant car ils sont fendus. Signe de pureté, alors qu'il est tout impur, n'étant pas ruminant, son impureté n'est pas visible, elle est intérieure et il faut du temps pour la découvrir. Il est le symbole de la royauté de Rome.

L'aventure porcine redit sur le mode dramatique l'absurdité de la souillure originelle. Souillure originelle et souillure sociologique.

Renversé par ces pourceaux, auxquels autrui l'assimile, est-ce là un châtement digne de Don Quichotte ?

Mais le message que fait passer Sancho Pança à savoir : « qu'ont à voir les Pança » dans cette histoire ? Est peut-être double.



Don Quichotte est certes coupable d'être différent mais il est encore plus coupable à ses propres yeux car il a pu prendre leurre d'autrui pour la vérité même.

Au niveau des acteurs des deux romans : le « privilège du Phénix » et « Don Quichotte de la manche », il y a analogie. La mimésis est formelle. Flen serait Don Quichotte, Llaz, Sancho Pança et Sainte-Heureuse, Rossinante.

Cette identité qui est la sienne, n'a-t-il

pas essayé de la vivre en l'évacuant, en essayant de l'intégrer dans les structures d'autrui ?

N'a-t-il pas lui aussi tenté de regarder Dulcinée avec le regard de l'Autre, en se laissant séduire par le monde des formes ?

N'a-t-il pas lui aussi commis une faute d'impatience ?

Le désir et l'espoir d'un amour merveilleux, d'un au-delà qui rend l'humain imaginaire, n'est-il pas en soi porteur d'infidélité ?

Don Quichotte devait faire l'expérience inverse de celle d'Ulysse. Il s'agissait pour lui de ne pas céder au désenchantement, donc au désespoir de la vision de Dulcinée.

Il n'est pas sans intérêt de situer la place de l'aventure porcine dans la structure de l'événement cervantin qui se déroule selon un plan pré-établi, inflexible de cohérence, et dans une harmonie toute organique.

Don Quichotte défait, est piétiné par les pourceaux avant d'être enchaîné et traîné de force au théâtre des ducs, avant de prendre à témoin don Alvar Tarfé, pour enfin quitter la scène et sortir du récit, disant par là que son récit est sans cesse à reprendre puisqu'il a échoué. L'aventure porcine constitue dans son aspect nocturne le contrepoint absolu de l'aventure diurne des moutons.

Don Quichotte vainquait les moutons, démasquant le leurre que représentait à ses yeux, conformément à la tradition ésotérique, la douceur grégaire, puissance trompeuse et illusoire des civilisations dominantes

Don Quichotte assimilait les moutons aux différentes nations et les divisait en camps ennemis qu'il décrivait avec un lyrisme inégalé.

Le premier camp était celui des civilisations du passé, dont la nostalgie est restée vive dans le cœur de l'homme (p.49).

Ce premier escadron compte tous les alliés de l'extérieur.

Quant au deuxième escadron, son camp est composé des ennemis de l'intérieur, les indigènes et les contemporains dont il faut se garder (p.p149-150)

Dans cette fameuse aventure, Don Quichotte avait perdu ses dents, qu'il considérait plus précieuses que les diamants eux-mêmes, nous communiquant par là le prix qu'il avait eu à payer dans le combat

contre les douces bêtes lorsqu'il annonçait que le règne du mal ne saurait durer.

Quel contraste inouï entre le combat contre les moutons et l'aventure porcine !

Le combat des moutons revêt une dimension universelle.

Le monde entier était concerné à l'intérieur de la péninsule comme à l'étranger(Le Tage-Le Genil –Le Guadiana)

L'enjeu du combat des moutons était universel. C'était une espèce d'apocalypse où s'affrontaient toutes les nations.

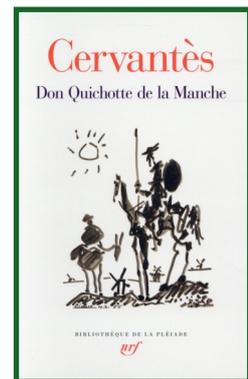
L'aventure porcine, quant à elle, est décrite avec une rigueur et une économie de détails déconcertante.

Autant Don Quichotte était lyrique dans sa description du combat contre les moutons, autant ses sources d'inspiration et son enthousiasme sont maintenant taris.

Il s'agit d'une malheureuse aventure, singulière et individuelle. En sus, son bénéficiaire n'en retire que honte et infamie. Elle se déroule la nuit, peut-être pour épargner la pudeur de Don Quichotte et dé-

rober sa honte aux regards indiscrets. Il s'agit d'un règlement de comptes personnel, mesquin et torturant. Don Quichotte dévide sa querelle avec le monde, métamorphosé par les pourceaux, animaux impurs et immondes.

Ainsi la bataille livrée par Don Quichotte contre le monde se solde par un épouvantable échec. Tout ce en quoi Don Quichotte a cru est radicalement contesté.



Dans le texte de Yasmina Khadra, l'animal est tour à tour élément du décor et côtoie l'homme en le combattant ou en lui servant de compagnon. Mais il permet surtout à l'auteur de réaffirmer la différence fondamentale entre l'homme et l'animal et la supériorité du premier.

Il est enfin et surtout le symbole d'idées. C'est au fond l'intérêt de l'étude du bestiaire chez Khadra : chaque animal révèle, à la façon dont il est représenté, un peu l'âme humaine.

Aussi, c'est par le biais du bestiaire que Khadra aborde l'ensemble de ses romans et ce n'est pas par hasard. Il suffit parfois de s'arrêter aux titres pour se rendre compte du rôle important voire primordial des animaux dans l'œuvre. « Le privilège du phénix », « A quoi rêvent les loups », « Les hirondelles de Kaboul ».

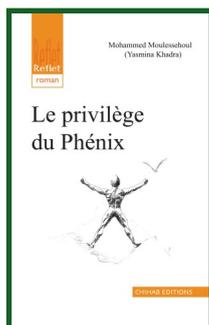
Les rapports qui existent entre les personnages des deux œuvres et les personnages référentiels qui portent le même nom sont des rapports d'écho. Et en tant qu'écho, les personnages fictifs portent en eux des indices des personnages réels.

Ces personnages anaphores sont des éléments à fonction essentiellement organisatrice et cohésive. Ils organisent dans l'énoncé les séries d'appels et de rappels causalement et chronologiquement nécessaires : nécessaires à la

grammaire du texte, à l'élaboration du texte, à l'élaboration du code de lecture, à ce que l'on nomme la cohésion interne.

Le héros principal de Khadra dans « Le privilège du phénix » connote l'indifférence, un être stérile, sans consistance. En Arabe, Flen signifie un tel et dénote l'ilotisme.

Chez les Arabes, Flen représente l'homme aux mille facettes.



Quant à Saint -Heureuse la bourrique, elle est comparée à une dame. Flen la personifie et l'invite même à s'asseoir avec lui à une table ; il lui commande une tasse d'eau.

Il pousse son action jusqu'à nommer sa bourrique moribonde, « Saint-Heureuse ». Par cela, il la sanctifie.

Le trio Flen, Sainte-Heureuse et Llaz, au niveau fonctionnel et actanciel, nous renvoie au célèbre trio de l'écrivain es-

pagnol Miguel de Cervantès : Don Quichotte, Rossinante et Sancho Pança. Dans le célèbre roman de Miguel de Cervantès, Don Quichotte est un gentilhomme campagnard qui passe son temps à lire des romans de chevalerie et finit par s'identifier aux héros de ses légendes favorites. Revêtu de vieilles armes, il part à l'aventure, mais il est rossé par des muletiers qu'il a voulu persuader qu'une paysanne des environs , qu'il a élue dame de ses pensées sous le nom de « Dulcinée », était la plus belle femme du monde. Il est ainsi ramené chez lui où le curé, aidé du barbier, brûle solennellement son livre.

Cependant, la folie de Don Quichotte est incurable : toujours monté sur son vieux cheval Rossinante, il reprend le cours de ses exploits, accompagné de son fidèle serviteur Sancho Pança, dont le bon sens s'efforce de remédier aux désastres nés de la folle imagination de son maître.

Vaincu à la fin, en combat singulier par le bachelier Carrasco, contraint par serment de renoncer à l'aventure, Don Quichotte découvre la vanité de ses chimères et meurt, laissant à Sancho Pança la réalité peu enviable d'une existence dépourvue d'héroïsme et de poésie.

Au niveau des acteurs, il y a analogie. La mimésis est formelle. Flen serait Don Quichotte, Llaz, Sancho Pança et Sainte-Heureuse, Rossinante.

La quête dans l'un et l'autre « roman » existe. Mais chez Miguel de Cervantès, la quête a un objet imaginaire et fictif : les valeurs de la chevalerie qui n'ont plus cours au temps de Don Quichotte.

Celui-ci va à la recherche de quelque chose qui a complètement disparu, alors que Flen a pour objet de quête un collier bien réel, mais aussi un nom qui, momentanément, lui a été dérobé. La quête de Flen est

l'image renversée de la quête de Don Quichotte.

C'est pourquoi si ce dernier disparaît et meurt, car ne pouvant assurer son existence dans un monde qui le rejette, Flen découvre son nom et son humanité dans un monde qui l'avait spolié. Ainsi Flen, au niveau de la quête et non comme les autres personnages au niveau de la dénomination, est l'écho valorisant de Don Quichotte de la Manche.

Références bibliographiques

- ADAM J.M, *Linguistique et discours littéraire*, Larousse Université, Paris, 1966
- GERARD. G, *Figure I*, Le seuil, Paris, 1966
- GERARD. G, *Figure II*, Le seuil, Paris, 1969
- GERARD. G, *Figure III*, Le seuil, Paris, 1972
- GHELLAL Abdelkader, *Ecriture et oralité* ; Editions Dar-Gharb, Oran, 2005
- HALTE Jean François, PETITJEAN André, *Pour un nouvel enseignement du Français*, COLLOQUE de CERISY, Duclot, PARIS, 1982.
- LEJEUNE Philippe, « L'image de l'auteur dans les médias. », in PRATIQUES, « L'écrivain aujourd'hui » juillet 1980, numéro 27, Metz, Page 31 à 40.
- Le Monde, supplément octobre 1983, numéro 104.
- RICARDOU Jean, « Travailler autrement », in *L'enseignement de la littérature*, Nathan, Paris, 1977
- SALOMON, *Histoire de la littérature française*, Masson, 1964
- VERNIER France, *L'écriture et les textes*, Editions sociales, Paris, 1974, 254 pages.
- WATZLAWICK P ; HELMICK J ; BEAVIN, DJACKSON DON D ; *Une logique de la communication*, Seuil, PARIS, 1972 ; 280 pages.

La statue d'Ali Bitchin au jardin d'El Hamma à Alger

Par Nadia MOUSLI



Depuis le 22 janvier 2022, une somptueuse statue d'une blancheur immaculée, haute de 3,2m, trône au milieu du jardin anglais au sein du jardin d'El Hamma : C'est la statue d'Ali Bitchin et de sa bien-aimée Lallahoum. Le jardin d'El Hamma est l'un des jardins d'acclimatation les plus importants au monde. Situé au cœur de la capitale algérienne, il s'étend au pied du musée des Beaux-Arts offrant aux visiteurs un paysage féérique.

Au milieu du jardin d'El Hamma, trône la statue d'Ali Bitchin et de sa bien aimée Lallahoum

D'illustres peintres tels Auguste Renoir, Eugène Deshayes y ont puisé leur inspiration pour réaliser leurs œuvres intitulées Jardin d'essai d'Alger. Ce même jardin a servi de décor au célèbre film « Tarzan, l'homme singe en 1932 ». La statue d'Ali Bitchin et de sa bien-aimée Lallahoum, la princesse de Koukou, vient compléter la belle collection de statues installées à divers endroits au milieu d'une végétation imposante : la baigneuse de Georges Béguet, Danseuse de Ouled Naïl, d'Emile Gaudissard,... Cette nouvelle acquisition du jardin, la statue d'Ali, en marbre de Massa (région située en Toscane, réputée pour son marbre blanc de très haute qualité), a été réalisée par un groupe d'étudiants italiens du lycée artistique « Felice Palma » sous la direction de l'artiste Alessandro Mosti .

C'est à l'initiative de l'écrivain italien, Riccardo Nicolai, grand amoureux de l'Algérie et de l'histoire de la méditerranée, que ce magnifique projet fut imaginé et enfin concrétisé. Lors d'un entretien accordé à la chaîne algérienne Alger chaîne 3, le 2 novembre 2017, il a confié avoir été touché par l'histoire d'un enfant d'une dizaine d'années, prénommé Aldo (ou Aldino) originaire de sa ville natale, Massa, disparu sur les côtes toscanes durant le 16e siècle, kidnappé par des corsaires algériens. Il effectuera, ainsi, plusieurs voyages en Algérie pour aller sur les traces du petit Aldo devenu, quelques années plus tard, Raïs Ali, le redoutable lion des mers.

Riccardo Nicolai offrit aux lecteurs algériens trois livres dédiés à la fantastique histoire du Raïs Ali Bitchin et de son épouse Lallahoum , d'où il a tiré le scénario de la pièce de théâtre présentée en 2018 à Alger, "Ali Bitchin, pour l'amour d'une princesse", mise en scène par son frère Alberto.



Mais qui est Ali Bitchin, connu, aussi, pour avoir donné son nom à une mosquée située à Alger dans le quartier de Zoudj Ayoun et qui possédait un palais à Bab El Oued ?

En mai 1578, une galère accoste au port d'Alger remorquant un navire vénitien capturé vers les côtes italiennes. De nombreux captifs, figurent parmi eux de riches notables et un jeune captif, vif et espiègle à peine âgé d'une dizaine d'années. Il attira rapidement l'attention du Raïs Fatah-Allah Ben Khodja qui versa pour l'acquérir quelques 60 pièces d'or. Il le prit sous son aile et se chargea de son éducation, il lui fit embrasser l'Islam et le baptisa "Ali Bitchin".

Le jeune garçon ne tarda pas à devenir un redoutable corsaire. Raïs Ben Khodja lui confiera le commandement d'une galère de 24 bancs.

Ali devint, quelques temps plus tard, Raïs de la taïffa (chef de la corporation des capitaines corsaires), puis sera nommé amiral des galères. Il avait même réussi à acquérir un palais situé à Bab El Oued.

Sous son commandement, la marine d'Alger assura sa suprématie en Méditerranée, franchissant le détroit de Gibraltar et poussant loin vers le cercle polaire. Ses corsaires pénétrèrent l'océan Atlantique qu'ils remontèrent jusqu'en Irlande.

Sa force de frappe était sans égale. Il pouvait avec ses équipages s'attaquer aux plus lourds vaisseaux, résister aux tempêtes les plus violentes, apparaître à l'improviste et narguer l'ennemi avec une audace folle. Il fut appelé "le lion des mers" et devint très le père nourricier de la capitale par les innombrables richesses qu'il avait réussi à confisquer en écumant la méditerranée, il contribua ainsi largement à l'opulence de la ville d'Alger.

Il devint plus riche et plus puissant que le roi d'Alger et à l'exception du raïs Hamidou qui, lui, vécut vers la fin du XVIII^e siècle, aucun autre corsaire ne fut autant aimé que Ali Bitchin.

Un jour, il aperçut la belle Lallahoum, fille du sultan des kabyles de Koukou. Il ne put résister à son charme et en tomba follement amoureux. Accompagné de Lalla N'fiça, veuve du raïs Fatah-Allah Ben Khodja et d'une nombreuse suite, les bras chargés de fastueux cadeaux, il alla demander la main de la belle princesse.

Mais Lallahoum ne se laissa pas impressionner par ces somptueuses richesses matérielles déposées à ses pieds et exigea de son prétendant qu'il construise une mosquée pour lui prouver sa foi en la religion musulmane.

L'amoureux ne se fit pas prier. Le 4 mars 1622, il fit construire à Zoudj-Aïoun, vieux quartier de la Casbah d'Alger, la mosquée qui porte aujourd'hui son nom.



L'édifice classé sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, est composé d'une nef carrée à coupole octogonale qu'entourent des galeries recouvertes d'une vingtaine de petits dômes semblables à ceux de la mosquée de Sainte-Sophie d'Istanbul. Le mihrab qui se voit en saillie dans la rue Bab El-Oued ne présente aucun ornement. La mosquée était également pourvue, à l'époque, d'une fontaine appelée « Aïn ech chara », plusieurs boutiques voisines lui furent attribuées en bien habous en vue d'assurer une rente permanente servant à son entretien.

Ali Bitchin avait initié, par ailleurs, des échanges entre la Toscane et El Djazair pour l'importation du marbre de Massa ce noble matériau qui orne de nombreuses mosquées en Algérie et qui a servi à la réalisation, aujourd'hui, de sa magnifique statue. Aujourd'hui, elle trône au jardin d'El Hamma pour rappeler

l'Histoire glorieuse de notre pays fortement liée à la longue et riche Histoire de la Méditerranée et constitue un fort symbole des relations amicales historiques entre l'Algérie et l'Italie.

Ali Betchine, construit, à sa belle princesse, une mosquée qui porte actuellement son nom, pour lui prouver sa foi en la religion musulmane

De l'artisanat au métier d'art :

des femmes et des hommes témoins

du vivant.

Par Salima NEHAOUA.



Photo ci-dessus : dinanderie Alger, tisserande Tizi Ouzou, potière Khenchela

En 2003, l'Algérie ratifie la Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel

immatériel. Depuis 2018, elle abrite le Centre Régional pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel Immatériel en Afrique (CRESPIAF) un point focal pour tous les anthropologues africains émanant de la Déclaration d'Alger sanctionnant ainsi le colloque sur l'anthropologie africaine organisé en 2009.

Ce patrimoine culturel regroupe aussi bien la musique, la gastronomie, le chant, l'artisanat.

Et des artisans, l'Algérie n'en manque pas : 178 000 structures (pour 46 millions d'habitants) sont répertoriées par l'Agence Nationale de l'Artisanat (ANART). A titre de comparaison, la France compte 69 000 structures (pour 68 millions d'habitants). En 2023, le secteur contribue à hauteur de 360 milliards de dinars au PIB et génère des emplois non négligeables.

Difficile de parler de l'artisanat algérien contemporaine sans évoquer la colonisation qui a profondément transformé l'activité. Déplacement forcé des populations, violence et appauvrissement ne sont pas étrangers à la disparition de savoir-faire ancestraux et de modèles corporatistes présents avant 1830 ...

Les artisans exercent un véritable métier d'art



L'art et l'artisanat deviennent alors secondaires même si la peinture par exemple voit

émerger des artistes avec des œuvres où fusionnent les influences françaises et les valeurs traditionnelles (Leila FERHAT, 1939-2020 ou M'Hamed IS-SIAKHEM, 1928-1985). Dès 1962, l'Algérie indépendante redynamise l'artisanat avec la création de l'ANART (agence nationale de l'artisanat) en 1964, l'octroi de subventions pour l'achat de matières premières, la création d'école de formation comme celle de Bel-Air à Sétif, l'intégration dans la politique touristique, etc.

Géométrique, floral jusqu'au bestiaire, berbère, islamique, ... l'art algérien se décline sur tous les matériaux. Il est aussi de toutes les influences : l'héritage romain par les mosaïques se retrouve sur certaines poteries, l'empire ottoman modifie dura



blement les techniques de la verrerie, etc.

En 2003, l'Algérie ratifie la Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel

Orfèvrerie, céramique, broderie, bois, cuir, verrerie et bien d'autres arts constituent un patrimoine aussi multiple et étendu que l'est le territoire : un tapis de Tizi Ouzou se distinguera du tapis du Mzab par les couleurs et les formes, un cuivre d'Alger se distinguera du cuivre de Constantine par le type de martelage, etc.



Parce qu'ils enrichissent le patrimoine culturel, expriment une histoire, transmettent un héritage tout en restant créatifs et innovants, les artisans exercent un véritable métier d'art ...

Nous vous proposons d'explorer l'Algérie à travers « ces artistes » à la recherche de notre histoire et de nos souvenirs ... La première escale vous transportera dans l'atelier du tapis où vous ferez connaissance de Djamila, Messaouda, Tina, et bien d'autres femmes amoureuses d'un savoir-faire hérité de leur mère.

Alors, faites vos valises et rendez-vous au prochain numéro ...

FIBULA

Nasr-Eddine Dinet / Mohamed Racim

Destins croisés Par Souad BENSALD



MR. Nasreddine DINET
PEINTRE, ILLUSTRATEUR, LITHOGRAPHE



MR. Mohammed RACIM
PEINTRE, MINIATURISTE

Il est avant tout un peintre réaliste, découpant des fragments de la réalité afin de restituer à ses sujets une authenticité du lieu et du moment vécus, avec leurs joies et leurs peines.

Etienne DINET, reçut à Paris une formation académique, ses maîtres ultimes furent Rembrandt et Delacroix, il étudia les œuvres du premier, et il occupa un temps l'atelier du second. Son réalisme puise d'emblée dans les exemples de J.F. Millet et J. Bastien-Lepage.

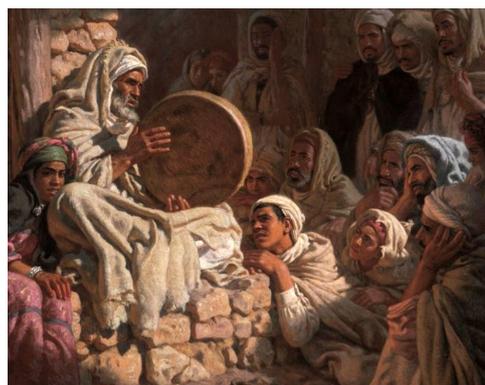
Les deux artistes avaient un intérêt commun pour la culture arabo-musulmane et une vision commune de la culture et des arts. C'est cet intérêt et vision qui ont scellé leur destin.

Il découvrit l'Algérie en 1884. À partir de 1895, il renonça à toute source d'inspiration en dehors des sujets algériens et s'installa chez la famille de Slimane Ben Ibrahim, qui devint son lien privilégié avec la société saharienne de Bou-Saâda en particulier.

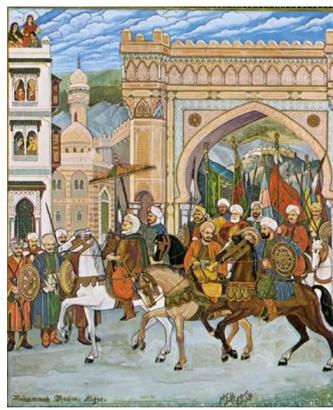
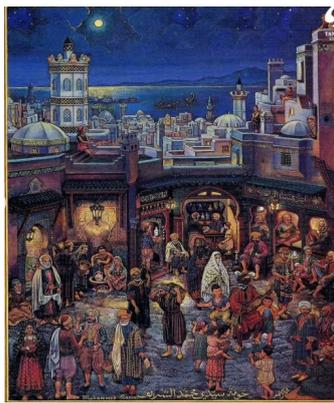
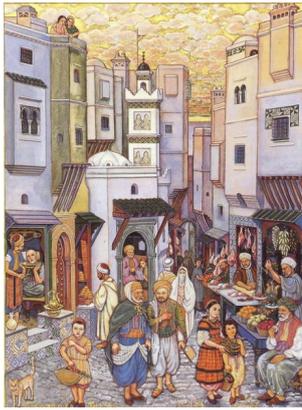
La continuité et la puissance de conviction de sa démarche s'expriment non seulement dans son geste pictural mais également à travers les illustrations de nombreux textes poétiques ou légendaires que l'on retrouve dans ses œuvres. En 1913, Dinet embrassa l'islam, adoptant le nom de Nasreddine (Victoire de la religion). Ce tournant personnel enrichit et transforme ses choix esthétiques d'un point de vue spirituel et moral.

Ses tableaux sont des flashes de la mémoire du temps à Bou-Saâda. Il reproduisait l'image de la réalité difficile et discriminatoire de l'Algérien, enfermé dans le code de l'indigénat, et même si, il est considéré comme peintre orientaliste, Sa peinture se distingue nettement des autres peintres orientalistes, souvent en quête d'exotisme et de fantasmes orientaux.

Parmi les thèmes récurrents des œuvres de Racim, on compte des scènes du quotidien, des célébrations traditionnelles et religieuses, ainsi que des événements et des figures historiques de l'Algérie précoloniale. Son œuvre est remarquable, elle a été exécutée durant l'ère sombre de la colonisation.



HISTOIRE DE L'ART



Racim fut la révélation d'un art authentique national. Ses publications, ses voyages et ses expositions à travers le monde ont contribué à faire connaître l'Algérie, malgré les obstacles dus au colonialisme. Racim, gardien d'une tradition ancestrale, a su l'enrichir par l'apport de son art pictural. Il a tracé la voie à tous les jeunes qui, aujourd'hui, forment une nouvelle et dynamique école de miniaturistes.

Comment l'œuvre d'un peintre français de l'époque coloniale est-elle devenue une des identités visuelles de l'Algérie après l'indépendance ? Certains cherchent encore à travers le parcours de son œuvre à résoudre ce dilemme.

Le destin fait qu'en 1914, Dinét, déjà converti à l'islam, collabora avec Racim sur un projet d'édition du livre « La vie de Mohammed, prophète d'Allah », et leur créativité artistique trouva tout son sens dans l'art arabo-musulman. Bien que de générations différentes, les deux artistes avaient un intérêt commun pour la culture arabo-musulmane et une vision commune de la culture et des arts. C'est cet intérêt et vision qui ont scellé leur destin.

En 1965, Ahmed Taleb Ibrahim, nommé ministre de l'Information et de la Culture, fit appel à RACIM en tant que conseiller artistique. La présence de Racim au sein du ministère fut déterminante : il influença le ministre à réintégrer Dinét dans le patrimoine culturel algérien en rééditant son œuvre.

Œuvres de Mohamed RACIM

Cette action permet de rendre hommage à Dinét tout en mettant en valeur les œuvres de Racim. Le ministère ne se limita pas à l'édition de livres, mais alla plus loin en créant un musée dédié à Dinét, et en préservant et restaurant sa résidence à Bou-Saâda, vandalisée en 1991 puis restaurée par la suite.

DINET et RACIM, tous deux, par leur génie créatif commun et leur fidélité à la réalité malgré les difficultés de l'époque coloniale, ont su relever les défis pour nous léguer leur héritage en tant que mémoire culturelle de notre pays.

Racim, et pour marquer sa résistance et lutte anticoloniale, il va, à travers ses œuvres, rendre hommage à la société algérienne d'avant 1830

HISTOIRE DE L'ART

La chronologie de N.DINET

Peintre, illustrateur, lithographe



Né le 28 mars 1861 à Paris 1er, sous le nom Alphonse-Etienne DINET.

1881- Entre à l'école des Beaux-arts, et suit les cours à l'académie Julian.

1882- Expos au salon des artistes français.

1883- Reçoit la mention honorable au salon des artistes français.

1884- Reçoit une médaille au salon des artistes français.

1884- Reçoit une bourse de voyage en l'Algérie avec une équipe d'entomologistes.

1885- Retour pour un second voyage pour l'Algérie à Laghouat.

1887- 3ème voyage pour l'Algérie, il s'installe quelque temps.

1888/1889- Expose chez George PETIT.

1889- Sélectionné pour l'exposition universelle à Paris. Il reçoit la médaille d'argent, et sera membre de la société nationale des Beaux-Arts.

1893- Membre fondateur de la société des peintres orientalistes français .

1894- Participe à l'exposition Universelle d'Anvers.

1896- Il est nommé chevalier de la légion d'honneur et participe à l'exposition Internationale du centenaire de la lithographie à Paris. **L'année de la naissance de Mohammed Racim.**

1900- Installe son premier atelier Algérien à Biskra.

1905- S'installe à Bou-Saâda.

1906- Promu: Officier de la légion d'honneur. Reçoit la médaille d'Or à l'exposition Internationale à Munich.

1907- Sur ses conseils, il est créé à Alger, villa Abd el Tif sur le modèle de la villa Médicis à Rome en Italie.

1908- Participe à l'exposition universelle de Bruxelles en Belgique. Puis à l'exposition universelle à Amsterdam au Pays-Bas.

1913- Conversion à l'islam et changement d'Étienne en Nasreddine.

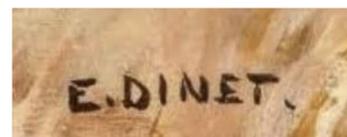
1918- Avec la collaboration de son ami Sliman BEN IBRAHIM l'écriture et l'illustration du livre de « La Vie de MOHAMMED, Prophète d'Allah » publié par l'édition PIAZZA, dont les enluminures sont réalisées par M. RACIM.

1925- Fait parti du comité d'honneur de l'union artistique d'Afrique du Nord.

1926- L'inauguration de la Mosquée de Paris, à laquelle DINET a participé à son édification. Il réaffirme publiquement sa conversion à l'Islam dans la Grande Mosquée d'Alger.

1929- Effectue le pèlerin à la Mecque, il meurt quelques mois plus tard, le 24 décembre 1929 à Paris.

1930- Le 12 janvier se déroulent ses funérailles officielles à Bou-Saâda.



La Signature N. DINET

La chronologie de Mohammed RACIM.

Peintre, Miniaturiste



Né le 24 juin 1896 à la Casbah d'Alger.
Sous le nom Mohammed BEN SAÏD RACIM.

1910- Obtient son Certificat d'Etude.

Intègre le cabinet de dessin de l'enseignement professionnel d'Alger.

1914- Rencontre avec DINET.
Réalisation de l'ornementation du livre « LA VIE DE MOHAMMED, PROPHÈTE D'ALLAH »

1917- Obtient la bourse « hispano-mauresque » pour l'Espagne.

1919- Première exposition à Alger

1922- Travail pour l'édition d'Art PIAZZA (Mille et une nuits).

1924- Médaille d'Or par la société des peintres orientalistes.

1926- Expose au salon de l'union artistique et de l'Afrique du Nord.

1932- Mariage avec Karine BONDESON, et retour à Alger.

1933- Reçoit le Grand Prix Artistique d'Algérie.

1934- Nommé Professeur à l'École des Beaux-Arts d'Alger.

1937- Expose au Pavillon de l'Algérie à l'exposition internationale.

1950- Élu membre honoraire de la société Royale des peintres et miniatures d'Angleterre.

1960- Édition du livre « La Vie Musulmane d'hier ».

1965- Conseiller du ministre de la Culture.

1972- Édition du livre « Mohammed RACIM, Miniaturiste Algérien ».

1975- Décès du couple RACIM, dans des circonstances tragiques et jamais élucidées.



La Signature M. RACIM

Abdelkader GHELLAL

Par Zouina ZOUITA HADRI



« Dans mon œuvre, j'essaye d'explorer souvent les tensions entre l'identité algérienne et l'influence française, naviguant entre attachement et distance critique. »

M. Ghellal! Vous êtes universitaire, chercheur au CNRS, Romancier, poète, mais aussi lecteur et critique littéraire, Pouvez-vous nous en dire plus, sur votre parcours?

Abdelkader GHELLAL, Je suis né le 04 janvier 1962 à Palikao, Mascara Je suis professeur de littérature française, spécialisé sur le XX^e siècle, le XXI siècle et le nouveau roman. Je suis également un théoricien algérien de l'écriture littéraire.

Agrégé de Lettres, Docteur en littérature française et comparée, Professeur de littérature générale et comparée à l'université d'Oran, j'ai dirigé le département des langues latines pendant plusieurs années, Actuellement, je suis Professeur de Droit et littérature à l'université Jean Moulin Lyon 3.

Aussi, j'anime, depuis vingt cinq ans en France et à l'étranger des ateliers d'écriture de fiction (romanesque et théâtrale) avec feu Professeure Claudette Oriol Boyer qui m'a m'accompagné vers les années 2000 à soutenir un autre Doctorat en didactique de la littérature et des textes littéraires.

Je suis également chercheur en anthropologie sociale et culturelle (CRASC) depuis plusieurs années et au CNRS aux côtés du Professeur Guy Denhiere.

Dans ce cadre, j'ai publié des ouvrages sur le tatouage et ses signifiés graphiques, sur le parler des jeunes, la langue de l'Autre et de son émergence possible, sur l'illettrisme, sur l'espace du sujet et sur l'écriture et l'oralité.

-Vous dites que vos recherches portent sur les textes du Nouveau Roman, et que vous vous intéressez à cette mouvance de la littérature, dite en chantier, qui déroge aux lois du romanesque traditionnel. Parlez-nous-en.

Mon œuvre littéraire se distingue par une écriture mêlant classicisme et modernité voire postmodernité, avec une attention particulière au jeu de mots et à la poésie. J'explore des thèmes tels que l'amour, la révolte et les réalités sociopolitiques de l'Algérie, tout en s'affranchissant des conventions narratives traditionnelles. « **Ma destinée était écrite quelque part** » par exemple est un cri de révolte dénonçant les moments les plus sombres de l'histoire algérienne. J'y combine une narration fluide avec une sensibilité poétique, réintroduisant l'humain face à l'intolérance et la haine.

Mes personnages sont souvent confrontés à des dilemmes moraux et existentiels, reflétant les complexités de la société algérienne contempo-

raine. Mes récits sont inscrits dans une tradition francophone où le langage joue un rôle essentiel, non seulement comme vecteur d'histoire, mais aussi comme outil de réflexion et de poésie. Le style est à la fois fluide et dense, oscillant entre narration classique et envolées plus introspectives, ce qui confère à mes romans une dimension presque philosophique. La langue utilisée est une langue soignée, où la richesse du vocabulaire et la précision des images servent une narration qui dépasse le simple récit des événements. La puissance des mots pour questionner la condition humaine, la mémoire et les blessures d'une société en mutation sont mise en avant. Je parviens tant bien que mal à capturer la complexité des âmes et des époques, offrant ainsi une œuvre à la fois intime et universelle.

Mes personnages sont souvent des individus en tension avec leur époque et leur environnement. Ils sont habités par des questionnements identitaires et philosophiques, oscillant entre engagement et doute, passion et retenue. Ce sont des figures introspectives, parfois en marge, qui cherchent à comprendre le monde qui les entoure, tout en étant profondément marqués par leur propre passé.



Dans « **L'appartement K** », par exemple, l'histoire se déroule dans la ville d'Oran, qui devient un personnage à part entière. Oran, notamment, revient comme un motif central dans mon œuvre. La ville n'est pas un simple arrière-plan : elle respire, elle influence les trajectoires des personnages, elle porte en elle une mémoire vivante. Les livres y jouent également un rôle central, nourrissant la relation entre les protagonistes.

Le protagoniste masculin est un intellectuel érudit, dont l'univers est façonné par les livres et la réflexion. Face à lui, Selma incarne une féminité libre, audacieuse, qui défie les conventions. Leur relation, nourrie de discussions et de désirs, reflète une quête de vérité et d'harmonie dans un monde où l'individu peine à trouver sa place.

Dans « **Ma destinée était écrite quelque part** », un cri de révolte est mis en scène face aux tragédies de l'histoire algérienne. Les personnages sont davantage porteurs d'une mémoire collective, traversés par

les violences du passé et la nécessité de témoigner. Le héros est un être tourmenté, confronté aux limites de son propre

destin et à la brutalité de la réalité. Je ne me contente pas de raconter des histoires : j'interroge le monde, les rapports humains, et les fractures sociétales. J'essaie d'offrir une réflexion subtile sur l'Algérie contemporaine, abordant les tensions entre tradition et modernité, entre mémoire et oubli. Mes œuvres sont traversés par une critique implicite des dogmes et des oppressions, mais sans jamais tomber dans la démonstration politique ou idéologique. Je préfère laisser parler mes personnages, leurs doutes, leurs espoirs et leurs échecs.



Pour moi, l'écriture est une exploration à la fois poétique et critique de la condition humaine et de la société algérienne. Mes personnages sont des êtres tiraillés, dont les quêtes personnelles s'inscrivent dans une réflexion plus vaste sur l'histoire, la liberté et l'amour. À travers un style travaillé, riche et nuancé

- On voit bien que vos romans se passent en Algérie, les protagonistes y vivent et vous dites « qu'ils sont souvent des individus en tension avec leur époque et leur environnement. Ils sont habités par des questionnements identitaires et philosophiques ». Qu'en est-il de vous ? Et comment vivez-vous votre double culture ?

Je vis ma double culture comme une richesse mais aussi comme un questionnement permanent. Mon rapport à la langue française est souvent ambivalent : elle est à la fois un héritage historique imposé par la colonisation et un outil d'expression littéraire puissant. Elle me permet d'atteindre un lectorat plus large, mais elle peut aussi susciter des critiques, certains y voyant une forme d'aliénation culturelle.

Dans mon œuvre, j'essaie d'explorer souvent les tensions entre l'identité algérienne et l'influence française, naviguant entre attachement et distance critique. Je ressens une forme d'exil intérieur, même lorsque je vivais en Algérie, et encore plus quand je suis établi en France. L'écriture devient alors un espace où je réconcilie ces deux héritages, où je questionne l'histoire, la mémoire et la transmission. Cette double culture nourrit donc mon imaginaire, me permet de tisser des ponts entre deux mondes, mais elle m'expose aussi à des débats identitaires et politiques parfois vifs.

- Vous avez gardé des liens avec des universités algériennes, vous y encadrez des doctorants, vous participez à la coopération universitaire entre les universités algériennes et les universités françaises. Est ce que la relation à la littérature, est la même des deux côtés de la Méditerranée?

La relation à la littérature diffère selon les contextes historiques, culturels et institutionnels des deux rives de la Méditerranée. En Algérie, la littérature est souvent perçue comme un espace de mémoire et de résistance, avec un fort ancrage historique lié à la colonisation et à la guerre d'indépendance. Elle est aussi marquée par une coexistence de langues (arabe, français, tamazight), ce qui pose des enjeux spécifiques de réception et de transmission. Plusieurs différences se dégagent dans la manière dont la littérature est abordée des deux côtés de la Méditerranée, et elles tiennent autant aux cadres institutionnels qu'aux sensibilités culturelles.

En Algérie, la littérature est souvent abordée à travers un prisme historique et identitaire. Les étudiants et chercheurs s'intéressent beaucoup aux questions de mémoire, de post-colonialisme et d'engagement. La littérature francophone algérienne, mais aussi arabe et tamazight, est étudiée

dans ses rapports avec l'histoire nationale et les enjeux de décolonisation culturelle.

En France, l'approche est plus académique et théorique, avec une attention portée aux mouvements littéraires et aux esthétiques, parfois au détriment des enjeux politiques ou mémoriels.

L'une des différences majeures réside dans la question linguistique. En Algérie, l'étude de la littérature en français se fait souvent dans un contexte de plurilinguisme, ce qui implique des lectures différentes de celles des étudiants français. La réception des œuvres francophones n'est pas la même selon qu'on les lit depuis une perspective algérienne ou française. La question du rapport à la langue française elle-même est aussi un facteur déterminant dans l'analyse des textes.

Les doctorants algériens rencontrent parfois des difficultés d'accès aux bibliothèques numériques et aux dernières publications académiques, ce qui peut freiner certains travaux. En revanche, ils compensent souvent par une approche plus contextualisée et ancrée dans les réalités du terrain. En France, l'accès aux sources est plus aisé, mais la littérature algérienne peut être abordée avec une distance qui ne rend pas toujours compte de sa profondeur historique et sociale.



- Vous écrivez en langue française.

Vous réfléchissez...vous rêvez...dans quelle langue?

Un écrivain algérien qui écrit en français pense sans doute dans cette langue lorsqu'il est en train de construire son texte, mais son imaginaire, lui, est souvent nourri par plusieurs langues. L'arabe dialectal, le français, parfois le tamazight ou d'autres langues locales s'entrelacent dans sa mémoire et son vécu. Beaucoup d'écrivains algériens francophones disent qu'ils traduisent mentalement leurs émotions, leurs souvenirs, voire leurs rêves. Kateb Yacine parlait du français comme d'un « butin de guerre », tandis que d'autres, comme Yasmina Khadra, voient en lui un outil universel de transmission.

- Vous êtes entrain de préparer avec le consulat général, l'organisation d'un salon du livre Algérien. Pensez-vous que cette initiative pourrait renforcer le lien de notre diaspora avec l'Algérie?

Oui, cette initiative peut certainement renforcer le lien de la diaspora avec l'Algérie. Un salon du livre algérien offrirait un espace de découverte et d'échange autour de la littérature, de l'histoire et de la culture algériennes. Il permettrait à la diaspora de se reconnecter à ses racines, de valoriser les auteurs algériens et de transmettre aux jeunes générations un patrimoine littéraire souvent méconnu. De plus, un tel événement favoriserait le dialogue entre les écrivains algériens et la diaspora, tout en donnant plus de visibilité à la production littéraire algérienne en France.

Cette manifestation scientifique et culturelle peut jouer un rôle clé dans le renforcement du lien entre la diaspora et l'Algérie, pour plusieurs raisons : la littérature permet de raconter l'histoire, les traditions et les réalités contemporaines de l'Algérie. Pour la diaspora, c'est une occasion de se reconnecter avec ses racines et de mieux comprendre son héritage culturel.

Cet événement pourrait encourager des initiatives entre institutions algériennes et françaises, favorisant ainsi des collaborations dans l'édition, la traduction et la diffusion des œuvres algériennes à l'international. En mettant en avant des thématiques comme la mémoire, l'exil, l'identité et la francophonie, le salon peut contribuer à mieux faire connaître les réalités algériennes et à déconstruire certains préjugés.

- Pensez-vous que la littérature peut être un moyen de dialogue entre les peuples ?

La littérature est l'un des moyens les plus puissants de dialogue entre les peuples, car elle permet de partager des expériences, des visions du monde et des sensibilités culturelles à travers le prisme de la langue et de l'imaginaire. Elle transcende les frontières géographiques et historiques en offrant aux lecteurs une fenêtre sur d'autres réalités, souvent avec une profondeur que ne permettent pas toujours les discours politiques ou médiatiques. Prenons l'exemple des écrivains maghrébins d'expression française, comme Kateb Yacine ou Assia Djebar, qui ont permis à un public francophone d'accéder aux réalités postcoloniales du Maghreb.

La littérature a aussi cette capacité à humaniser l'Autre. Elle ne se contente pas de raconter

des faits, elle incarne des trajectoires de vie, des dilemmes moraux et des émotions universelles. C'est pourquoi elle est un outil essentiel du dialogue interculturel, voire un ferment de réconciliation dans des contextes de conflit ou d'incompréhension mutuelle.

- Vous enseignez à la croisée du droit et de la littérature : voyez-vous des exemples concrets où la littérature a facilité des échanges entre des traditions juridiques ou culturelles différentes ?

Oui, la littérature joue souvent un rôle de pont entre les traditions juridiques et culturelles, en rendant accessibles des concepts de justice, de droit et de morale à un public plus large. Voici quelques exemples concrets :

Des œuvres comme *Une si longue lettre* de Mariama Bâ ou *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma illustrent les tensions entre le droit coutumier et le droit moderne hérité de la colonisation. Elles permettent de mieux comprendre comment ces systèmes coexistent et s'affrontent.

Des romans comme *Le Procès* de Kafka ou *Crime et Châtiment* de Dostoïevski interrogent des concepts juridiques fondamentaux (procédure, culpabilité, responsabilité). Ils ont inspiré des réflexions philosophiques et juridiques sur la justice.

Des auteurs comme Victor Hugo (*Claude Gueux*), Albert Camus (*L'Étranger*), ou encore Chinua Achebe (*Le Monde s'effondre*) ont contribué à dénoncer des injustices et à influencer des réformes juridiques.

Des récits comme *L'Homme qui rit* (Hugo) ou *To Kill a Mockingbird* (Harper Lee) permettent de mieux saisir les différences entre traditions juridiques (common law vs droit romano-germanique) et d'encourager un dialogue sur les valeurs universelles de justice.

Dans *L'Étranger*, Camus met en scène un procès où le verdict semble autant lié aux normes sociales et culturelles qu'à la stricte application du droit. Ce roman a suscité des débats sur la place de la subjectivité et du contexte culturel dans les systèmes juridiques, notamment entre la tradition juridique française et les réalités coloniales algériennes.

Le Procès de Kafka a été interprété dans de nombreux contextes juridiques, que ce soit dans les traditions de droit civil ou de common law. Son exploration d'un système judiciaire opaque et impersonnel résonne avec des débats sur l'accès au droit et l'arbitraire du pouvoir, facilitant des échanges entre juristes de différentes traditions.

Dans *Le Monde s'effondre*, Achebe met en lumière le conflit entre le droit coutumier igbo et le droit colonial britannique. Son œuvre a permis de mieux comprendre comment les traditions juridiques africaines ont été marginalisées, et elle a nourri des discussions sur la reconnaissance des droits autochtones et la pluralité juridique.

Ses romans comme *Cette aveuglante absence de lumière*, qui revient sur la répression au Maroc, ont alimenté les débats sur la mémoire, la justice et la réconciliation. La littérature a ici servi de médium pour repenser la justice dans des contextes post-autoritaires.

C'est souvent dans les moments où le droit devient plus qu'un simple ensemble de règles que la littérature joue

un rôle essentiel. J'ai constaté que la lecture d'œuvres littéraires permet aux étudiants en droit d'acquérir une sensibilité aux nuances humaines, aux dilemmes moraux et aux contextes sociaux qui sous-tendent les normes juridiques.

Par exemple, des romans comme *Le Dernier Jour d'un Condamné* de Victor Hugo ou *Crime et Châtiment* de Dostoïevski ouvrent des discussions sur la peine de mort et la responsabilité pénale d'une manière que les manuels de droit ne peuvent pas toujours atteindre. De même, la lecture de Camus (*L'Étranger*) ou de Kafka (*Le Procès*) éclaire des aspects plus philosophiques et existentiels du droit, notamment l'absurde et la mécanique impersonnelle de la justice.



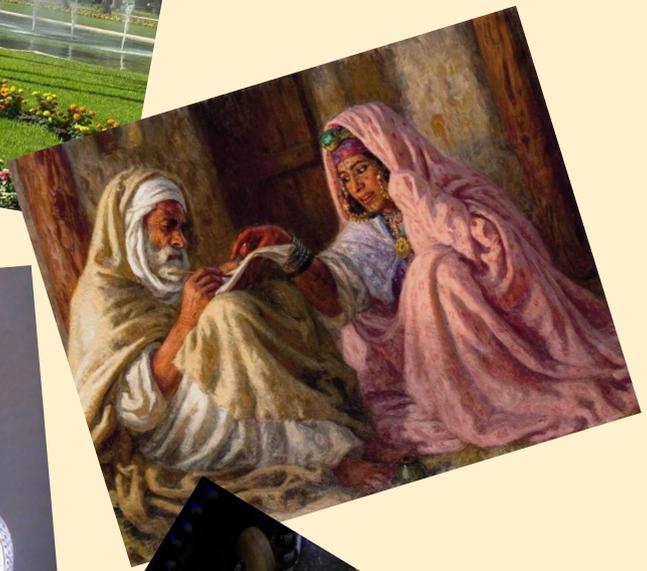
Dans le prochain numéro :

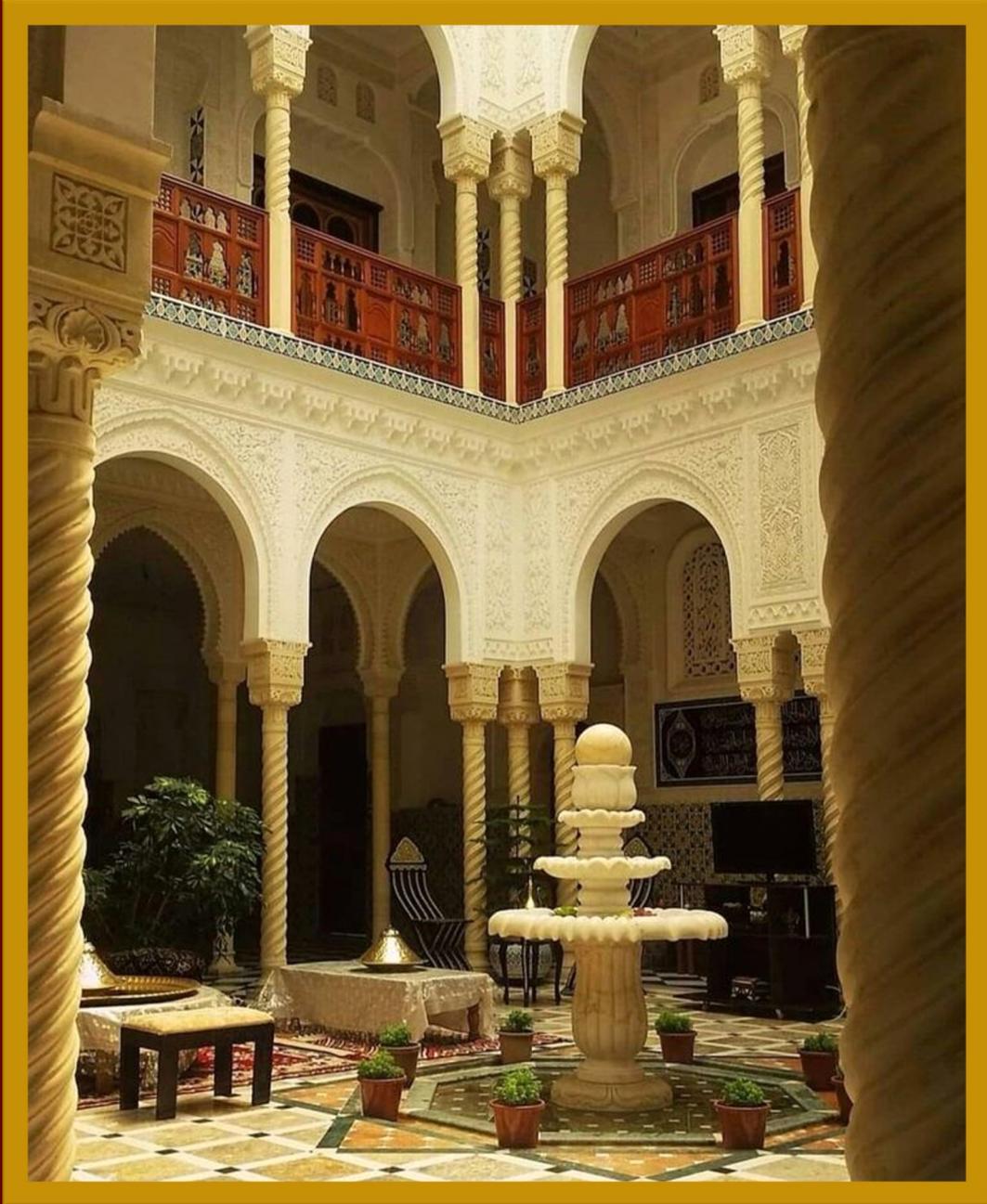


◆ ***Nous visiterons ensemble la cité aux multiples facettes : « Ghardaia ».***

◆ ***Nous découvrirons l'histoire du Zelidj Algérien.***

Et bien d'autres surprises...





Consulat Général d'Algérie à Lyon